

LES JEUX SONT FAITS: rien ne va plus

Par Jean-Claude COURDY

Dans le stade flambant neuf de Pékin, la cérémonie d'ouverture des jeux le vendredi 8 août s'était déroulée sans incidents en présence de si nombreux chefs d'Etat que ceux qui n'étaient pas venus pouvaient être tenus par les Chinois, pour quantité négligeable. Quant au déroulement des jeux, le sport a pris le dessus. C'est un incontestable succès pour le gouvernement communiste. Mais, une fois évanouie l'euphorie du sport, que sera l'après ? Il faudra bien descendre de l'Olympe et gérer une démesure dont la préparation des J.O. ne peut donner qu'une bien faible idée.

La démesure ne fait pas peur au gouvernement chinois. Les ethnies qui peuplent l'Empire du Milieu la portent en eux. Elle est inscrite dans leur histoire. Le gigantisme des installations olympiques et de la transformation architecturale de Pékin a ouvert à la Chine la voie d'une mondialisation qu'elle souhaite pour entrer dans le club des grandes puissances. Nul doute qu'à la fin des jeux, avec ses médailles d'or et autres breloques, elle se soit hissée sur le podium presque au même niveau que les Etats-Unis. Une fois de plus, la fibre nationaliste a contribué à masquer une situation explosive à la limite de l'éclatement. C'est librement et encouragés par le Parti communiste que les Chinois ont déclaré à la face du monde qu'il existait une nation chinoise à laquelle ils étaient fiers d'appartenir. Les démonstrations de ce nationalisme ont été si nombreuses qu'elles me rappelaient un événement survenu à Hong Kong le jour même où l'on avait appris que la Chine venait de faire exploser sa première bombe H: dans un bar de la ville un avocat anglais se moquait ouvertement de « la bombinette » de Pékin. Il avait été immédiatement rabroué par un chinois de Taïwan. La bombe était un sujet de fierté pour tous les chinois et pas seulement pour les communistes.

Bien que gouvernés par le Parti Communiste, tous les Chinois ne sont pas des inconditionnels de Marx. A l'arrivée au pouvoir de Mao, le 1er octobre 1949, la Chine

était sans aucun doute, parmi les nations, la moins apte à adopter un système de gouvernance centralisé à outrance. Il se peut que dans une prémonition inspirée du Yi King, l'un des cinq livres sacrés du Tao, Mao Dzedong ait compris avant tout le monde que, dans sa vocation planétaire, la Chine était d'abord chinoise. Au-delà de leurs dissemblances ou de leurs désaccords, tous les Chinois sont conscients d'une appartenance en quelque sorte tribale qui les transcende. Ils sont l'incarnation de courants philosophiques qui, à partir de Lao-Zi et de Platon ont fourni les points de repère d'un mouvement idéaliste universel.

Après ce qu'on a appelé le siècle de l'humiliation, le mythe nationaliste que Mao Dzedong a contribué à faire renaître n'a pas seulement une résonance chinoise : il ne s'est pas rabattu sur les terres du loess comme un vent violent de la Chine du nord est, là où s'est forgée la légende. Doté d'un écho planétaire, il était supposé atteindre les plus hauts sommets de l'histoire de l'humanité.

En réalité, le mythe de la Chine, centre du monde que Mao n'a fait que perpétuer, est avant tout la conjonction d'un lieu, d'un espace et d'une histoire. Les apports de la civilisation chinoise ne se limitent pas au franchissement des déserts par les caravanes. Ces lieux, ces espaces, cette histoire, ont suffi à rendre possible la symbiose entre une nation plusieurs fois millénaire et la vision d'une nouvelle société à prétention universelle. La contradiction entre les dogmes d'un marxisme pur et dur et les croyances ancestrales importait peu. La nouvelle République populaire née en 1949 tenait à se placer dans une continuité historique et politique qui lui apparaissait comme une garantie de survie. Elle a toujours voulu s'inscrire dans la lignée d'un éternel empire dont la chronique s'écrivait bien avant que le concept même d'Occident existât.

Jusqu'à leur conversion au capitalisme, les Chinois travaillaient à un siècle. Leur inclusion récente dans des organismes internationaux comme l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC), les a contraints à se rapprocher de nos modes de pensée, rapprochement dans lequel le marxisme-léninisme a joué un rôle d'accélération. Au début du 21^{ème} siècle, les éléments les plus extrémistes clamaient haut et fort que la montée en puissance de la Chine ne serait en fin de compte qu'une revanche sur les années d'humiliation imposées par les politiques coloniales de l'occident. Avec un sentiment de supériorité inséparable des dynasties impériales

depuis leur apparition près de 2000 ans avant J.C. (dynastie des Shang Yin, 1765 à 1120 avant J.C.), le communisme chinois a retrouvé la voie mandarinale.

Contrairement au Japon qui tout au long de son histoire, a cultivé sa position périphérique, la Chine s'est toujours considérée comme le centre du monde. Or, à la fin du dix neuvième siècle et au vingtième, l'Empire du Milieu avait perdu cette « centralité » qu'il revendiquait. De tous temps, dans une ignorance réciproque, un ethnocentrisme européen puis européen – américain avait concurrencé celui de la Chine. Lorsqu'elle devint l'enjeu des empires européens puis de l'Amérique, il entra dans l'ordre des choses que les deux « centralités » finissent par s'affronter. A partir de l'arrivée au pouvoir de Mao Dzedong, la construction de la cité socialiste cachait le désir de reconquête de cette « centralité » perdue.

Les Jeux Olympiques ont donné aux Chinois l'impression qu'ils étaient redevenus le centre du monde. C'est un peu vrai mais à quel prix ? Le plus couteux n'est pas le prix de l'organisation des jeux qui représente plus de quarante milliards d'euros. Après tout, l'énormité de la facture en valait peut-être la peine. Le poids des J.O. sur l'économie chinoise pourrait même être bénéfique à une économie en surchauffe qui va se ralentir brusquement pour passer de plus de 11% de croissance annuelle à moins de 9% dans l'immédiat. Ce qui est en jeu, c'est le modèle de croissance induit par la préparation des J.O. qui a fait tache d'huile dans tout le pays. Jusqu'ici, le Parti Communiste avait fait de sa ruralité, le pivot de sa révolution. Les campagnes avaient encerclé les villes. On revient aujourd'hui à un communisme des grandes agglomérations urbaines au dépens de l'agriculture. Désormais on risque de découvrir une nouvelle Chine dotée des infrastructures les plus avancées mais dont les flamboyants hôtels seront à moitié vides, dont les parcours de golf ne seront fréquentés que par quelques cadres locaux du Parti, dont les somptueux bâtiments publics n'abriteront que des bureaucrates voraces et inutiles. La société civile déjà mise à mal par un système fondamentalement inégalitaire, verra se creuser encore le fossé entre les riches et les pauvres. Certes une classe moyenne de trois cent millions de citoyens tirera son épingle du jeu mais dans les trente prochaines années les laissés pour compte de la croissance avoisineront le milliard d'individus. Chômage pour au moins quatre cent millions de chinois, manque de logements, crise de l'agriculture voire pénurie alimentaire viendront s'ajouter à la répression des

minorités nationales adeptes d'un système politique décentralisé à un contrôle toujours plus strict des activités religieuses et des libertés individuelles. Le nationalisme qui a servi d'instrument à la perpétuation d'un système oppresseur pourrait bien demain se retourner contre la dictature du Parti. Sans jouer les Cassandre, il est à prévoir que l'après J.O. n'aura que peu à voir avec les lendemains qui chantent.

Jean-Claude COURDY